

Jérôme Bel, chorégraphe vert et pop à Lausanne

SCÈNES L'artiste français, 58 ans, a décidé de ne plus prendre l'avion. Cela ne l'a pas empêché de se raconter à la première personne à Vidy, à travers le comédien Tomas Gonzalez, avant une série de villes internationales. Ou comment prôner la durabilité avec esprit

Le chorégraphe Jérôme Bel travaille dans son lit, le veinard! C'est l'un des avantages, dit-il, d'une décision qu'il a prise: l'artiste français, 58 ans, a renoncé aux déplacements, aux voyages en avion en particulier, pour lui et ses interprètes, histoire de ne pas contribuer davantage à la détérioration de la biosphère. Pour sa nouvelle création, *Jérôme Bel*, il a écrit une «auto-bio-choréo-graphie», sa vie telle qu'elle se joue en filigrane de ses spectacles depuis 1994.

Empreinte carbone minimale

Au Pavillon du Théâtre de Vidy, dans le cadre d'une saison placée sous le signe de la durabilité, le comédien Tomas Gonzalez, qui cosigne la mise en scène du spectacle avec Igor Cardellini, a incarné jusqu'à samedi Jérôme Bel, avec ce mélange d'autodérision et de coquetterie philosophique qui caractérise le modèle.

Phénoménal, Jérôme Bel! Ses idées deviennent mouvement. Sur le plateau, Tomas Gonzalez est son sosie presque parfait. Attablé derrière son ordinateur portable, il décline l'esprit de l'entreprise: l'auteur se fait représenter dans chaque ville coproductrice par un acteur et une équipe à qui il a transmis le texte et le protocole de la soirée. A chaque lieu, son style et sa mise en scène.

Le comédien Tomas Gonzalez a incarné Jérôme Bel, avec ce mélange d'autodérision et de coquetterie philosophique qui caractérise le modèle

Oiseuse, la démarche? Maligne jusqu'au brio! Ce que Tomas Gonzalez déplie, extraits de pièces projetées sur grand écran à l'appui, c'est une recherche en acte, la quête d'une position éthique et artistique juste, ce qui est, après tout, la quintessence du métier de chorégraphe. Jérôme Bel, qui s'est nourri du *Degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes et de *La Société du spectacle* de Guy Debord, met en scène non pas des virtuoses, mais des présences, non pas des corps moulés

pour satisfaire un idéal d'harmonie mais des corps lambda, gais selon la lumière, gauches selon la posture, pensifs selon l'humeur.

C'est cet idéal poursuivi sur un mode en apparence badin que Tomas Gonzalez restitue, dans une partition qui, c'est la signature de Jérôme Bel, allie le personnel et l'impersonnel, l'ego et l'altérité, comme si le je n'était qu'un jeu pour

liberté en inventant des règles et en espérant que l'émancipation soit collective. En 2003, il tombe amoureux d'une chorégraphe portugaise. Il est prêt à renoncer à tout pour elle. La passion tourne court. Au comble du spleen, il conçoit alors ce qui est son plus grand succès, *The Show must go on*, où des hommes et des femmes subissent l'empire de tubes pop ou rock sous les projecteurs, immobiles par phases, dansant à d'autres moments comme entre amis.

Polliniser, de Stockholm à Taipei

Faire de la scène l'espace démocratique des fragilités distinguées. C'est ce qu'il a réussi dans *Gala*, où des personnes de tous âges, certaines en situation de handicap, glissaient d'un style à l'autre de danse. Au Pavillon, une quinzaine de danseurs et danseuses déboulent au cœur de la conférence de Tomas Gonzalez pour ressusciter ce *Gala* exaltant.

Samedi, c'était la dernière d'une production qui se veut écologiquement exemplaire. Elle ne voyagera pas, elle se remontera avec d'autres interprètes, à Stockholm, Gand, Taipei, entre autres. Jérôme Bel ne se déplace plus, il pollinise. Le transport d'une pensée. C'est tout lui. ■ A. DF